

**« Le métier de vivre »**

*« Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,  
L'univers est égal à son vaste appétit.  
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !  
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !<sup>1</sup> »*

**« Conseil au bon voyageur**

*Ville au bout de la route et route prolongeant la ville :  
ne choisit donc pas l'une ou l'autre, mais l'une et  
l'autre bien alternées.*

*Montagne encerclant ton regard et le rabat et le contient  
Que la plaine ronde libère. Aime à sauter roches et  
marches ; mais caresse les dalles où le pied pose  
bien à plat.*

*Repose-toi du son dans le silence, et, du silence, daigne  
revenir au son. Seul si tu peux, si tu sais être seul,  
déverse-toi parfois jusqu'à la foule ;*

*Garde bien d'être un asile. Ne crois pas à la vertu  
d'une vertu durable : romps-la de quelque forte  
épice qui brûle et morde et donne un goût même à  
la fadeur.*

*Ainsi, sans arrêt ni faux pas, sans licol et sans étable,  
sans mérites ni peines, tu parviendras, non point,  
ami, au marais des joies immortelles,*

*Mais au remous pleins d'ivresses du grand fleuve  
Diversité ».*

---

<sup>1</sup> Charles Baudelaire, « Le Voyage », *Les Fleurs du Mal*, Paris, Gallimard, Folio, Classique, 1996, p. 168.

<sup>2</sup> Victor Segalen, *Stèles*, Paris, La Différence, 1989, cité dans, *Traversée(s) du paysage*, catalogue d'exposition, Montbéliard, Le 10neuf, Centre régional d'art contemporain, 2004, p. 80.

La montagne, au loin, les bateaux, les bords du lac, celui de Genève, une plage à Rio ou Cuba. Parcelles de paysages ou parcelles d'un paysage, ces morceaux de terre viennent rythmer les récits d'Esther Fayant. S'agit-il, comme pour Dominique Gonzales-Foerster, de reconstituer une vue à partir de toutes celles glanées le long des routes, au fil des voyages<sup>3</sup> ou d'élargir à l'infini sa vision du monde ?

*Kaléidoscope*. L'œuvre d'Esther Fayant est une accumulation de fragments, un magma d'expériences. « *Il est facile de créer une œuvre d'art « instantanée » (le « fragment ») comme il est relativement facile de vivre un bref instant de moralité, mais créer une œuvre qui dépasse l'instant est difficile, comme il est difficile de vivre plus longtemps que le temps d'un battement de cœur dans le royaume des cieux* »<sup>4</sup>. Portraits, paysages, natures mortes... Carnet de route, journal intime... Ce voyage fonctionne comme un livre ouvert sur le monde, dont les pages, au fil des jours, viennent se noircir. La série n'est jamais close, elle s'enrichit de nouvelles rencontres et de nouveaux itinéraires. Elle court, d'intimités profondes en documentaires, d'expériences personnelles en regards, parfois simples attentions aux petites douceurs du monde, un aquarium, quelques poissons, des fleurs. Quelquefois l'expérience se fait plus intense, le visage du père, celui des amis dans les lumières éclatantes de longues nuits de fête ou dans l'intimité d'un appartement, d'une chambre. La chambre, les chambres, toujours, récurrentes, celles des amis, des proches, celles d'ici et d'ailleurs, souvenir d'une nuit au bout du monde. Les frêles lits métalliques, les carreaux de terre ou de faïence pour rafraîchir ces lieux inondés de soleil, chambres du Brésil, chambres de Cuba,

---

<sup>3</sup> Pour la Documenta XI à Kassel, Dominique Gonzales-Foerster a réalisé un parc en associant divers « objets » aux liens historiques et géographiques variés : une cabine téléphonique brésilienne, une pierre de lave du Mexique, une rose provenant du jardin de Le Corbusier à Chandigarh en Inde... *Documenta XI*, catalogue d'exposition, Kassel, Ostfeldern-Ruit, Hatje Cantz, 2002.

<sup>4</sup> Cesare Pavese, *Le métier de vivre*, tome 1, Paris, Gallimard, 1958, p. 234, cité dans, Régis Durand, *Pavese*, Paris, Marval, Lieux de l'écrit, 1994, p. 45.

chambres de Thaïlande... « Parfois, c'est une odeur ou un nom de lieu qui donnent ce sentiment d'être sur le point de devenir autre, d'échapper à soi-même comme au lieu réel en ouvrant « la porte du monde » ».<sup>5</sup> Les draps, jaunes ou mauves, pastels toujours, ces voiles légers qui protègent du monde, assurent une lueur d'intimité. « Ce qui émeut (...) c'est la conscience que ces zones de teinte neutre, ces petits nuages, ces étendues fumeuses et ces taches – cette couleur bleue de lointain – sont autant de choses, des objets, des campagnes achevées et nettement composées. Il est riche ce lointain qui est fait de choses réelles et parfaites »<sup>6</sup>.

*Kaléidoscope* est un roman fait d'épopées romanesques, d'expériences, rempli de soi, d'imagination, l'imagination des autres, autres lieux, autres mondes. Un roman de vie, personnel et fictif qui se faufile de l'éblouissement à l'ennui. « Parce que le génie ce n'est pas de découvrir un thème extérieur et le bien traiter, mais arriver finalement à posséder sa propre expérience, son propre corps, ses propres souvenirs, son propre rythme – et exprimer ce rythme, en dehors des limites des sujets, de la matière, dans la perpétuelle fécondité d'une pensée qui, par définition, n'a pas de fond »<sup>7</sup>.

Aller vers les autres, ne jamais se montrer ni se dévoiler comme pour mieux parler de soi. Roman, romance ou journal, la parole reste énigmatique. Inventer les autres, proches ou inconnus. S'effacer. Faire disparaître le narrateur dans un flot d'images. Brouiller les pistes. Le langage du photographe rappelle celui de certains romans chinois qui oscillent sans cesse entre récit et invention, mythe et histoire. Ces déferlements torrentiels de mots et de contes qui retracent la vie d'un pays, de l'antiquité au présent, pénètrent l'intimité du raconteur, ses pérégrinations, les tribulations de toute une existence.

---

<sup>5</sup> Régis Durand, *Pavese*, Paris, Marval, Lieux de l'écrit, 1994, p. 14.

<sup>6</sup> Cesare Pavese, *Le métier de vivre*, tome 2, Paris, Gallimard, 1958, p. 416/417, cité dans, Régis Durand, *Pavese*, Paris, Marval, Lieux de l'écrit, 1994, p. 28.

<sup>7</sup> Cesare Pavese, *Le métier de vivre*, tome 1, Paris, Gallimard, 1958, p. 190, cité dans, Régis Durand, *Pavese*, Paris, Marval, Lieux de l'écrit, 1994, p. 37.

*« Tu sais que je ne fais rien de plus que me parler à moi-même pour distraire ma solitude. Tu sais que ma solitude est sans remède, personne ne peut me soulager, je ne peux avoir recours qu'à moi comme partenaire de mes discussions.*

*Dans ce long monologue, « tu » est l'objet de mon récit, en fait c'est un moi qui m'écoute attentivement, « tu » n'est que l'ombre de moi.*

*Pendant que j'écoutais attentivement mon propre « tu », je t'ai fait créer « elle », parce que tu es comme moi, tu ne peux supporter la solitude, tu dois aussi trouver quelqu'un à qui parler.*

*Tu as donc eu recours à « elle » de la même manière que j'ai eu recours à « tu ».*

*« Elle » dérive du « tu » et, en retour, confirme mon moi.*

*« Tu », le partenaire de mes dialogues, tu as converti mon expérience et mon imagination en relations entre « tu » et « elle », sans que l'on puisse distinguer ce qui ressortit de l'imagination ou de l'expérience »<sup>8</sup>.*

L'artiste révèle ces rencontres dans un tourbillon d'images ne laissant que rarement transparaître ce qui relève de l'expérience ou de l'imagination. Elle invente sa propre solitude<sup>9</sup>, celle du regardeur ou du voyeur. Jamais n'apparaissent les sentiments d'implication ou de distance. Le ton reste neutre. Le propos, très libre, est marqué de quelques traces, refrains et ritournelles de ce poème scandé. Les paysages, flous, abstraits, parfois parfaitement identifiables, les chambres, les lits, les draps, les lumières et les couleurs...

Des chiens croisés ça et là, au coin d'une rue ou sur une plage, errent comme de légères respirations dans les entrelacs de couleurs et de regards. *« De la porte, il ne venait pas assez de lumière pour qu'on pût voir la campagne. Dans cette obscurité, la voix du chien*

---

<sup>8</sup> Gao Xingjian, *La montagne de l'âme*, Paris, L'aube, Poche, 2000, p. 421.

<sup>9</sup> Paul Auster, *L'invention de la solitude*, Paris, Acte Sud.

*était la voix de toute la terre »*<sup>10</sup>. Le chien, compagnon de solitude, l'animal domestique, symbole de souvenir et d'enfance, comme le chat « Mouloud », point de départ pour le périple de Jean Grenier au cœur des îles, Pâques, Kerguelen, Borromées, Fortunées ou Inde imaginaire, le chemin vers le grand voyage intérieur<sup>11</sup>.

*« Étrange moment où tu te détachais de ton pays natal, où tu entrevoyais le monde, où tu partais sur des imaginations (aventures, villes, noms, rythmes emphatiques, inconnus) et où tu ne savais pas que commençais un long voyage qui, à travers villes, aventures, noms, ravissements, mondes inconnus, te ramènerait à découvrir combien riche de tout cet avenir était justement ce monde de détachement – le moment où tu étais plus ton village que le monde – quand tu regarderais en arrière. C'est parce que maintenant, l'avenir, le monde, tu l'as en toi comme passé, comme expérience, comme technique, et l'éternel et riche mystère se retrouve être se toi enfantin que tu n'as pas eu le temps de posséder »*<sup>12</sup>.

Dans les voyages d'Esther Fayant, il y a toujours un retour, la joie de revoir le pays, celui de son enfance, de son adolescence et l'occasion, à chaque escale de retrouver les proches, évoquer à nouveau quelques bribes de ces existences partagées, revoir le lac, les bateaux et les corbeaux, une autre saison, un souffle, une énergie avant de repartir vers d'autres lointains.

*« L'exotisme n'est (...) pas cet état kaléidoscopique du touriste et du médiocre spectateur mais la réaction vive et curieuse au choc d'une individualité forte contre une objectivité dont elle perçoit et déguste la distance »*<sup>13</sup>.

---

<sup>10</sup> Cesare Pavese, *Avant que le coq chante*, Paris, Gallimard, 1953, p. 321, cité dans, Régis Durand, *Pavese*, Paris, Marval, Lieux de l'écrit, 1994, p. 53.

<sup>11</sup> Jean Grenier, *Les îles*, Paris, Gallimard, L'imaginaire, 1959.

<sup>12</sup> Cesare Pavese, *Le métier de vivre*, tome 2, Paris, Gallimard, 1958, p. 473, cité dans, Régis Durand, *Pavese*, Paris, Marval, Lieux de l'écrit, 1994, p. 10.

<sup>13</sup> Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*, Paris, Fata Morgana, 1995, cité dans, *Traversée(s) du paysage*, catalogue d'exposition, Montbéliard, Le 10neuf, Centre régional d'art contemporain, 2004, p. 44.

*Kaléidoscope* est une sorte de manière boulimique et apotropaïque. Éviter cet écueil du promeneur qui rassemble en vignettes ses multiples histoires, ses conquêtes de bout du monde, de fin des mers. Les visions d'Esther Fayant sont entières, elles sont les différentes facettes d'une seule et même histoire, d'une seule et même vie. Le désir d'exotisme ne doit pas se transformer en exode ou en fuite. Les réponses ne sont pas ailleurs, elles sont en soi. La générosité et l'état de porosité, de réception du monde et des mondes témoignent d'une force d'expression sereine. L'exotisme est un état kaléidoscopique intérieur, multiplier les expériences et les rencontres, se créer sa propre encyclopédie du monde pour ne jamais oublier qui l'on est et d'où l'on vient.

Alexandre Rolla